

IDENTITÉ

● Notes de lecture

Montaigne Consultant

Suzanne Kadar

C'est avec un étonnement amusé et toujours renouvelé que vous constatez l'extraordinaire bizarrerie de vos propres comportements : *Non seulement je trouve malaisé d'attacher mes actions les unes aux autres, mais chacune à part soi je trouve malaisé de la désigner proprement par quelque qualité principale, tant elles sont doubles et bigarrées à divers lustres.*

N'ayant pas l'habitude, comme vous, d'une écoute du dedans, l'homme moderne ne voit clairement que l'inconstance des autres. Il ne manque d'ailleurs pas de l'exploiter contre eux s'ils sont ses adversaires réels ou présumés, d'où les conflits insolubles et les rancunes sans fin. Quant à vous, suivant l'antique précepte "Connais-toi toi-même", vous devez votre connaissance de la nature humaine à l'apprentissage de votre propre individualité- nous dirions aujourd'hui que vous possédez la capacité de vous remettre en question-, aussi n'escamotez-vous nullement votre désordre intérieur et vos variations d'humeur.

InterÉditions, page 33.

Idées vécues

Albert Jacquard

Le regard méprisant que le système scolaire porte sur les enfants prétendument sous-doués est motivé par leur retard. A douze ans, ils comprennent ce que la majorité des autres a compris à dix ; leur Q.I est donc faible ; on croit justifié de les orienter vers des voies de garage où ils coûteront moins cher à la société. Il suffit pourtant d'avoir lu La Fontaine pour savoir que la vitesse au début de la course ne permet pas de présager son aboutissement.

Ces sont surtout des enfants qui affrontent dans leur vie personnelle des problèmes autrement plus importants que les problèmes de robinets. Jamais ils n'auront dans leur jardin une piscine qui se remplit d'un côté au rythme de trois litres à la seconde et se vide de l'autre au rythme de deux mètres cubes à l'heure. La valeur attribuée par l'école à la vitesse me semble être dans la plupart des cas un signe de dévoiement. Mon expérience personnelle me fait mettre en doute l'intérêt de comprendre rapidement. Comprendre, c'est créer en soi une structure mentale ; ce ne peut être qu'une longue construction. L'élève qui déclare "je n'ai pas compris" fait preuve d'une vive intelligence. Il comprend qu'il n'a pas compris; et c'est ce qu'il y a de plus difficile à admettre.

Flammarion, page 146

Le Principe de Dilbert

Scott Adams.

La plupart des gens sont créatifs par nature et heureux par défaut. Cela n'est pas très évident parce que le management moderne est conçu pour étouffer ces élans. L'entreprise A6HD est conçue pour se tenir à l'écart et laisser les bonnes choses se produire.

Voici comment:

1. En laissant les salariés s'habiller comme ils veulent, décorer leur bureau comme ils l'entendent et adopter la mise en page de leur choix pour leurs notes. Personne n'a jamais apporté la preuve que ces domaines ont un impact sur la productivité. Mais quand vous "gérez" ces choses, vous faites clairement savoir que la conformité est une chose qu'on estime davantage que l'efficacité ou la créativité. Mieux vaut renforcer l'idée que vous attendez de votre personnel qu'il se concentre sur ce qui est important. Je serais prêt à recommander que le personnel puisse utiliser le type d'ordinateur de son choix. Chaque situation est différente, mais il peut s'avérer effectivement plus efficace de maintenir un type d'ordinateur standard. L'efficacité doit être placée avant la créativité, sinon c'est le chaos.

2. En supprimant toute procédure de "créativité" artificielle dans l'entreprise, comme les plans de suggestion des salariés ou les équipes Qualité. La créativité vient naturellement lorsqu'on fait tout le reste correctement. Si vous possédez une bonne messagerie électronique, un organigramme stable et qu'il règne une atmosphère bon enfant sur le lieu de travail, les bonnes idées viendront à la bonne personne sans aucune aide. Le principal c'est de faire savoir aux gens que la créativité est une bonne chose. Ensuite, il ne faut plus s'en mêler.

First Editions, page 296.

La place de la communication dans la société

Dominique Wolton

Quelle place tient selon vous, la communication dans nos sociétés ?

DW : La communication est probablement la valeur occidentale par excellence depuis les XVI -XVI^{èmes} siècles car elle véhicule l'idée du progrès, de la diffusion de l'information, de la disparition des barrières entre les hommes.

Cependant, cette valeur, s'est diffusée dans une société qui était jusque-là fermée ; il s'agissait donc de faire sauter des barrières.

Or, nous sommes aujourd'hui dans des sociétés ouvertes ce qui oblige à repenser le rôle de la communication dans l'espace public.

On s'aperçoit bien des dégâts que peut causer une communication généralisée : le citoyen occidental est sous une espèce de flux d'informations constant qui fait qu'il doit résister à une masse d'images où se succède l'horreur, le divertissement ; où se mêle le proche et le lointain, la réalité et la fiction.

A ce syncrétisme, s'ajoute l'extrême rapidité de chaque information diffusée. Comment digérer des informations qui ne durent pas plus

d'une ou deux minutes ?

Trois phénomènes inattendus et importants surgissent avec la victoire de l'information et de la communication.

D'abord la question de l'autre, qui est toujours l'horizon de la communication, change de sens. Hier, il fallait du temps et des difficultés pour atteindre l'autre.

Aujourd'hui l'autre est omniprésent ; facilement joignable par l'intermédiaire du téléphone, de l'ordinateur, des réseaux interactifs, et demain de l'image. Il n'y a plus de distance entre soi et autrui.

Il faut donc éviter que l'autre, parce que trop proche, ne devienne menaçant, et suscite l'inverse du but recherché dans toute communication, c'est-à-dire le rejet ou bien le rapprochement.

Du coup, c'est la question de la distance qui devient centrale. L'idéal de la communication pendant des siècles a été, à juste titre, de réduire la distance temporelle et géographique. C'est chose faite.

On s'aperçoit aujourd'hui du besoin de réintroduire des distances pour éviter trop de rapprochement, c'est-à-dire des règles de droit pour éviter la loi de la jungle ; on s'aperçoit également du besoin de protection des libertés individuelles et collectives, de la réglementation...

Et dans l'information, il faut ouvrir une réflexion pour éviter la tyrannie du direct. Enfin, on assiste au renversement du rapport identité/communication. Hier, l'identité était l'obstacle à la communication, aujourd'hui elle en devient la condition.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de communication sans identité.

Et plus il y a de communications et d'ouvertures, ce qui est le modèle économique, culturel et politique dominant actuel, plus il faut renforcer son identité. Sinon, il y aura un rejet violent de la communication. Aujourd'hui, le problème central est l'identité.

Or, on se méfie de l'identité en l'assimilant à l'identité haineuse d'hier, alors qu'elle est tout simplement la condition culturelle à l'acceptation d'une communication omniprésente. Il y a un changement de problématique de l'identité. Mais avec la communication, de toute façon, ce sont les problèmes culturels qui seront les plus importants.

Sciences Humaines n° 16

L'ensorcellement du Monde

Boris Cyrulnik.

L'individu poreux. Le grand piège de la pensée, c'est de croire que l'individu est un être compact. Si l'on se fie à l'apparence, c'est un être vivant qu'on ne peut plus diviser, sous peine de le tuer. L'individu divisé n'existe plus.

Comme nos mots et nos pensées ont pour fonction de sculpter des entités et de les faire jaillir du réel, nous déduisons de ce concept que l'individu est un objet cohérent, clos et coupé du monde, ce qui est faux : "Je revendique cette aptitude que nous avons tous à ne pas être conformes à nous-mêmes, à ne pas être un bloc homogène dont la personnalité serait définitivement fixée...cette possibilité d'être traversé par des courants divers et d'échapper au fanatisme de l'identité" .

Si nous possédons en nous la folie de vivre, nous devons chercher les situations par où nous serons pénétrés par les éléments physiques, tels que l'eau, l'oxygène, ou les aliments ; par les éléments sensoriels tels que le toucher, la vue d'un visage ou la vocalité des mots, par des éléments sociaux tels que la famille, la profession et les discours.

L'individu est un objet à la fois indivisible et poreux, suffisamment stable pour rester le même quand le biotope varie, et suffisamment poreux pour se laisser pénétrer, au point de devenir lui-même un morceau de milieu. Cette notion d' "individu poreux" explique que l'hypnose, qui a été commercialisée comme un phénomène de foire, constitue en fait une propriété banale donc fondamentale du vivant.

Des organismes, suffisamment séparés pour qu'on puisse les considérer comme des individus, éprouvent quand même la nécessité d'être ensemble : être-avec pour être, contrainte paradoxale du vivant.

Mais tous les organismes n'ont pas la même complexité. Certains se contentent d'extraire l'énergie, de l'utiliser et de rejeter les déchets. Être dans le milieu leur suffit pour vivre, comme les plantes et les paramécies, ces animaux unicellulaires à grands cils.

D'autres organismes perçoivent les congénères ou les proies comme des objets hautement stimulants. Être-avec constitue pour eux un événement marquant, une sensation intense.

Enfin, certaines personnes, comme les hominidés, possèdent la capacité de faire comme si. Cette compétence témoigne de leur capacité à agir sur les émotions et les représentations d'un autre.

Être-dans, être-avec et faire comme si, permettent de décrire les stades de l'ontogenèse d'un nourrisson qui, lorsqu'il "est-dans", se laisse perfuser par son milieu, lorsqu'il "est-avec", devient capable d'agir sur le corps et les émotions de l'autre, et lorsqu'il "fait comme si", mérite le prix Nobel de la construction psychique puisqu'en utilisant des postures, des mimiques et des mots il peut intervenir sur les représentations de l'autre, dans son monde psychique.

De tous les organismes, l'être humain est probablement le plus doué pour la communication poreuse (physique, sensorielle et verbale), qui structure le vide, entre deux partenaires et constitue la biologie du liant.

Éditions Odile Jacob, page 93